275

Ex libris gab. Bergonhon
iudicis

1 le baron de la crasse
2 le zi zag.
3 St eustache
4 le marquis ridicule
5 la dorise.
6 les visionaires
7. le riche mecontent

LE BARON DE LA CRASSE

Rés P
Pf XVII - 283

LE BARON DE LA CRASSE.

COMEDIE

Representée sur le Theatre Royal de l'Hostel de Bourgogne.

SECONDE EDITION

A PARIS,
Chez GVILLAVME DE LVYNE, Libraire-Iuré, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Iustice.

M. DC. LXII.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

Avec Privilege du R.

A MONSEIGNEVR
MONSEIGNEVR
LE DVC
DE CREQVY,

PRINCE DE POIX,
PAIR DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DV ROY,
Premier Gentilhomme de sa Chambre,
Gouuerneur de Hesdin; & nommé par
Sa Majesté Ambassadeur Extraordinaire
à Rome, prés Sa Sainteté.

MONSEIGNEVR,

Si le Baron de la Crasse ose paroistre deuant Vous, ce n'est pas

pour vous demander iuſtice du mauuais traittement qu'il a receu des Huiſſiers de la Chambre du Roy. Si ſon affront luy a valu le bien de vous diuertir, il en a tiré trop d'honneur pour s'en plaindre, & il ſe tient aſſez à couuert des diſgraces qui luy pourroient arriuer vne ſeconde fois à la Cour, s'il eſt aſſez heureux pour s'y faire voir ſous Voſtre protection. Mais MONSEIGNEVR, *de quel front oſeray-ie offrir à l'vn des premiers & des plus conſiderables du Royaume, le dernier Baron, & le plus ridicule homme de France? Il y a de la temerité, & rien ne la pourroit rendre excuſable, ſi l'ardeur de ſe donner à*

vne perſonne d'vn auſſi grand merite que le Voſtre, ne touchoit aujourd'huy tant de Monde, qu'elle ſemble ne deuoir pas eſtre tout à fait condamnée dans l'vn de mes enfans. Vous ſçauez, MONSEIGNEVR, *que c'eſt vne paſſion qui luy doit eſtre naturelle, & que moy-meſme ayant eu l'honneur d'eſtre à Vous, il ſemble y auoir quelque iuſtice pour moy à regarder cét auantage comme vn bien hereditaire pour tout ce que ie puis produire: Je deuois attendre, ſans doute, que le temps me rendiſt capable de mettre au iour quelque Ouurage moins défectueux, pour auoir moins à rougir de la liberté que ie prens: Mais l'empreſſement de mon zele ne l'a pû ſouffrir, & i'ay*

mieux aymé me mettre au hazard d'estre accusé d'indiscretion, que de differer plus long-temps à faire connoistre à tout le Monde, que la seule gloire où i'aspire, est de vous donner des marques de la respectueuse passion, auec laquelle ie suis obligé d'estre toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, tres-ſoûmis, & plus obligé ſeruiteur.

POISSON.

A MONSIEVR POISSON, SVR SA COMEDIE DV BARON DE LA CRASSE.

PVisque ie n'ay point veu le Baron de la Crasse.
Dont chacun me dit tant de bien,
Il est tres-iuste que ie fasse
Pour celuy qu'il l'a fait, ou quelque chose, ou rien.
Rien n'est rien, mais il faut que ie le felicite,
Et qu'auec cela ie l'excite
A pousser vn trauail qui promet tant de fruit,
Puis qu'il doit quelque iour remporter l'auantage
D'estre Autheur du plus bel ouurage
Qu'en ce genre d'écrire on ait iamais produit.

D'vne commune voix, c'eſt la plus belle choſe
Qu'au Theatre l'on puiſſe voir,
Et ſi quelque enuieux en gloſe,
C'eſt ou par jalouſie, ou bien par deſeſpoir;
Mais dût-on m'accuſer de tous les deux enſemble,
Quoy qu'aux Critiques il en ſemble,
Ie n'entens point parler de l'aimable Criſpin,
Sans eſtre au meſme temps chatoüillé d'vne enuie,
Qui ne naiſt point de jalouſie,
Mais de la paſſion d'admirer ſa Catin.

Tout Paris l'applaudit, tout le mõde la vante,
Et l'on l'admire iuſtement,
Sur tout l'on m'a dit qu'elle chante
Auſsi bien ſans mẽtir, que deffunt l'Alement,
Que la comparaiſon, s'il luy plaiſt, ne l'offence,
Il chanta mieux qu'hõme de France,
Mais elle le ſurpaſſe au recit des plus fins,
Vous pouuez aiſément luy dõner des ſecondes,
Des Gigongnes, & des Ragondes;
Mais ne vous laſſez point de faire des Catins.

Ie la voy de mon lit, & dedans mon idée,
Ie croy l'entendre caqueter,
Et i'ay d'ailleurs l'ame obsedée,
De tout ce que Crispin y doit representer,
Ie voy qu'en cent façons il se metamorphose,
Encore vn coup la belle chose!
Helas! n'en parlons plus, de peur d'estre jaloux,
On fait tant de Marquis, on fait de Marquises,
Mais i'engagerois mes chemises
Pour pouuoir fabriquer vn Baron comme vous.

DE VILLIERS.

AV BARON DE LA CRASSE.

NE vous estonnez pas si ie ne vous dy rien
Du braue Baron de la Crasse,
Comme ie ne sçaurois en dire assez de bien,
Il faudra qu'il se satisface,
De ce que i'ay pour luy de bonne volonté,
Vn mot luy fera voir la grandeur de mon zele,
Le Baron est sans paralelle,
Et rien ne fut iamais si bien executé.

DE VILLIERS.

A CATIN.

C'Eſt à vous maintenant Catin,
Catin iuſqu'icy ſans égale,
Aprés tout ce que vaut Criſpin,
Ce que vous meritez il faut que ie l'eſtale.
Il faut que ie vous faſſe icy
Voſtre portrait en racourcy:
Car le faire de voſtre taille
Il me faudroit trop de papier,
Il faudroit trop verſifier,
Et i'aymerois autant décrire vne bataille.

Comment diable vous babillez:
Auec voſtre jargon des Hales?
Combien vous en détartillez?
Voſtre langue, dit-on, va comme des Timbales:
Bredi, breda, bredi, breda,
Le cu deçà, le nez delà,
Ha que toutes vos deuancieres
Deuroient bien à preſent peſter,
Car ie iuge ſans vous flatter,
Qu'elles n'ont pas valu d'eſtre vos Chambrieres:

Nous auons veu le temps passé
Et Dame Alizon, & Gigongne;
Mais elles ont le nez cassé,
Catin montre le sien à l'Hostel de Bourgogne:
Nargue pour tous les enuieux,
Elle jette la poudre aux yeux,
Et fait à tous rendre les armes,
Ce discours est sans passion,
Et sans nulle affectation,
Ie n'en excepte pas sœur Ragonde des Carmes.

Catin, m'amour, vous valez trop,
Et vous faites trop de merueilles,
Il faut accourir au galop
Pour en remplir ses yeux ainsi que ses oreilles.
Toutes vos petites chansons
Que vous chantez sur diuers tons,
Charment toute vostre assistance,
Et pour vous dire ingenuëment,
Quel est pour vous mon sentiment,
Vous seriez ma Catin, si i'estois Roy de France.

DE VILLIERS.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 4. Mars 1662. signé par le Roy en son Conseil MARESCHAL: Il est permis à GVILLAVME DE LVYNE, Libraire-Iuré de nostre bonne Ville de Paris, de faire imprimer vne Piece de Theatre, intitulée *Le Baron de la Crasse*; pendant cinq années; & deffences sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre, ny debiter d'autre impression que de celle de l'Exposant, à peine de mille liures d'amande, de tous despens, dommages, & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Et ledit sieur DE LVYNE *a fait part du Priuilege cy-dessus à* GABRIEL QVINET, *aussi Marchand Libraire, pour en ioüir suiuant l'accord fait entr'eux.*

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 15 Mars 1662.

Registré sur le Liure de la Communauté le 13. *Mars* 1662.

Signé DVBRAY, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

LES ACTEVRS.

LE BARON DE LA CRASSE.

LE MARQVIS.

LE CHEVALIER.

La Scene eſt dans le Chaſteau du Baron de la Craſſe, en Languedoc.

LE

LE BARON DE LA CRASSE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQVIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

VOicy donc le Chasteau du Baron de la Crasse?
On disoit que c'estoit vn si beau lieu de chasse?

LE MARQVIS.

C'est que l'on se railloit, mais pour ton reconfort,
Crois que ce Campagnard nous diuertira fort.

LE CHEVALIER.

Mais enfin ce Baron, quelque fat qu'il puiſſe eſtre,
Voyant que ie n'ay pas l'honneur de le connoiſtre,
Croira bien, s'il luy reſte vn peu de iugement,
Que l'on m'en veut donner le diuertiſſement.

LE MARQVIS.

Et quand il le croirà, qu'eſt-ce que l'on hazarde?
C'eſt vn Baron, te dis-ie, à ſoufffrir la nazarde;
Il n'a depuis dix ans ſorty de ſon Chaſteau
Que l'autre iour qu'il fut iuſqu'à Fontainebleau,
Où ſon malheur le fit berner d'vne maniere
Fort plaiſante, dit-on, & fort particuliere:
C'eſt tout ce que i'en ſçay, mais ie veux auiourd'huy
Taſcher adroittement à l'apprendre de luy.

LE CHEVALIER.

Mais ſi l'affrõt eſt grand, voudroit-il nous le dire?
Ce ſeroit vn grand fou de nous en faire rire.

LE MARQVIS.

Luy parlant de la Cour & de Fontainebleau,
Luy-meſme donnera d'abord dans le panneau.

SCENE II.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQVIS.

LE MARQVIS.

AH ! Monsieur le Baron !

LE CHEVALIER.

Ah Monsieur !

LE BARON.

Ie vous jure,
Qu'en me faisant honneur vous me faites injure,
Car de venir me voir, & n'en aduertir pas,
C'est se joüer à faire vn fort mauuais repas.

LE MARQVIS.

Vous vous mocquez de nous, mangeant vostre ordinaire,
Ie suis fort asseuré que nous ferons grand' chere.

LE CHEVALIER.

Le desir de vous voir me pressoit tellement,
Qu'enfin il a falu....

LE BARON.

Monsieur, sans compliment,

Voyez-moy tout le soû, contentez vostre enuie;
L'on est à mesme icy.

LE CHEVALIER.

Mon ame en est rauie.

LE BARON.

La mienne l'est aussi.

LE MARQVIS.

Monsieur brûloit d'auoir
L'honneur de vous connoistre, & moy de vous reuoir.

LE BARON.

Pour vous bien diuertir, çà, que pourrons-nous faire ?

LE MARQVIS

Nous aurons bien tantost dequoy nous satisfaire,
Car des Comediens viennent icy vous voir.

LE BARON.

Ne vous mocqués vous point ?

LE MARQVIS.

Ils arriuent ce soir.

LE BARON.

Ma foy, ie le voudrois.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie,

Nous auons diſné tous en meſme hoſtellerie :
Ils viennent à Beziers.

LE BARON.

Ils quittent leur chemin.

LE MARQVIS.

Et ne pourront-ils pas le reprendre demain ?

LE BARON.

Oüy dâ, facilement : I'admire ce rencontre.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt qu'où l'on nous voit que le plaiſir ſe montre.

LE MARQVIS.

En effect, nous viuons comme des demy-Dieux,
Les diuertiſſemens nous ſuiuent en tous lieux.

LE CHEVALIER.

Ie les ay veu joüer, leur trouppe eſt raiſonnable.

LE MARQVIS.

Monſieur leur fit ſa Cour comme ils eſtoient à table.

LE CHEVALIER.

I'en connois quelques-vns.

LE MARQVIS.

Mais le premier Acteur
Se croit fort habile homme, & fort grand Orateur;

Les premiers de son art, les plus inimitables,
Il ne les trouue pas seulement supportables.

LE BARON.

S'il vient nous le verrons.

LE MARQVIS.

Enfin tousiours constant
Dedans vostre Chasteau?

LE BARON.

Monsieur, i'y vis content,
Tout m'y rit, tout m'y plaist, tout m'y paroist aimable,
Le plus affreux Hyuer ie l'y trouue agreable.

LE MARQVIS.

Le beau Regne où l'on est, la douceur de la Paix,
Et la Cour à present plus belle que iamais,
Auec tous ses appas ne vous fait nulle enuie

LE BARON.

Non.

LE MARQVIS.

Non?

LE BARON.

Que voulez-vous? mon Chasteau c'est ma vie,

LE MARQVIS.

Depuis plus de cent ans on n'a rien veu de beau,
Comme de voir la Cour dedans Fontainebleau:
Sept ou huict mois durant elle fut sans égale,

Les Seigneurs se portoient dans la Cour de l'Oualle,
Et le plus souuent ceux qui venoient les derniers
Estoiẽt heureux d'auoir leurs lits dãs des Greniers:
Dans les Chambres du Roy, dedans celles des Reynes
On n'y pouuoit entrer, elles estoient si pleines,
Que fort souuent i'ay veu commander aux Huissiers,
Qu'ils fissent tout sortir iusques aux Officiers.

LE CHEVALIER.

Il est vray que iamais la Cour ne fut plus belle.

LE BARON.

Ie n'ay point encor eu de passion pour elle,
Et si ie n'auois eu celle de voir le Roy,
Ie serois demeuré clos & couuert chez moy.

LE MARQVIS.

Ah! vous y fustes donc? i'en suis rauy, ie jure.

LE BARON.

Moy, i'en suis bien faſché Monsieur, ie vous assure,

LE CHEVALIER

Bien faſché? pourquoy donc? c'est le lieu le plus beau.

LE BARON.

Ie voudrois n'estre point sorty de mon Chasteau:
Si ie refais iamais de ces rudes coruées.

LE MARQVIS.

Les Grottes du Canal n'estoient pas acheuées?

LE BARON.

Monsieur, ie n'ay rien veu dont ie sois satisfait.

LE MARQVIS.

Le parterre de Tybre eſt encor imparfait.

LE BARON.

Pour bien voir ce Canal, ces Grottes, & ce Tybre,
Falloit-il pas auoir le corps & l'eſprit libre?

LE MARQVIS.

Ne les auiez-vous pas?

LE BARON.

Non, i'eſtois arreſté
Auſſi bien que iamais Criminel l'ayt eſté.

LE MARQVIS.

Ie ne vous entends point.

LE BARON.

C'eſt vn affront ſenſible?
Qu'on m'a fait chez le Roy.

LE CHEVALIER.

Seroit-il bien poſſible?

LE BARON.

Mais ie m'en vengeray, car apres vn tel tour
On ne me reuerra de ma vie à la Cour.

LE MARQVIS.

C'eſt aſſez s'en venger, elle y perdra, ſans doute.

LE BARON.

Enfin, quoy qu'il en ſoit, ie luy fais banqueroute.
I'allois pour voir le Roy, quand inſenſiblement
Ie connus que i'eſtois dans ſon appartement:
I'eſtois pour lors, ie croy, le plus propre de France,
Et ie puis dire auſſi que i'auois fait dépenſe,
Car ma Terre en ſauta, i'eſtois ſur le bon bout;
Mais le maudit rabat me coûta plus que tout;

I'en voulus auoir vn de ces points de Veniſe;
La peſte: la meſchante, & chere marchandiſe!
En mettant ce rabat, ie mis, c'eſt eſtre fou,
Trente-deux bons arpens de vignoble à mon cou.
Mais baſte, où i'eſtois dõc, on faiſoit fort la preſſe;
Vne porte s'ouuroit & ſe fermoit ſans ceſſe;
Beaucoup de gens entroient aſſez facilement,
I'en vis qu'on repouſſoit auſſi fort rudement,
Des hommes fort bien faits aſſez haut ſe nommerent,
Et quelque temps apres on ouurit, ils entrerent;
Ie crus donc que mon nom me feroit eſtimer,
Et pour entrer cõme eux qu'il me falloit nommer.
Auſſi-toſt que i'eus dit, le Baron de la Craſſe,
Tous ceux de deuant moy font d'abord volte face,
L'vn à droit, l'autre à gauche, & tous ſi preſtement,
Qu'il ſembla que mon nom fût vn commandement.
Vn Baron, dit l'Huiſſier! vn Baron! place, place,
A Monſieur le Baron, que l'on s'ouure de grace;
L'on croyoit à la Cour les Barons trépaſſez,
Mais pour la rareté du fait, dit-il, paſſez.
Ie paſſe, & cét Huiſſier crie encor, place, place,
Meſſieurs, de main en main, au Baron de la Craſſe,
I'enrageois quand ie vis cent hommes me gauſſer,
Et que i'auois encor vne porte à paſſer;
Car chacun m'entouroit pour me couurir de honte
Comme l'on fait vn Ours quand vn enfant le monte:
Mais comme ie me vis prés la chambre du Roy,
Car l'on m'auoit fait iour en ſe mocquant de moy,

Ennuyé de me voir baffoüé de la sorte,
Ie cherchay le marteau pour fiapper à la porte;
Mais ie fus obligé, car ie n'en trouuay point,
De donner seulement deux ou trois coups de poing.
L'Huissier ouure aussi-tost, criant d'vne voix forte,
Qui diable est l'insolent qui frappe de la sorte?
Ie n'ay pas frappé fort, luy dis-je, excusez-moy,
C'est le desir ardent qu'on a de voir le Roy.
Mais d'où diable estes-vous pour estre si nouice?
Dit-il; de Pezenas, dis-ie, à vostre seruice:
Et bien, apprenez donc, Monsieur de Pezenas,
Qu'on gratte à cette porte, & qu'on n'y heurte pas;
Vous voulez voir le Roy; vous attendrez qu'il sorte;
Dit-il, & repoussa fort rudement sa porte.
Comme i'estois fort prés, ie fus si malheureux,
Qu'en fermant il m'enferme vn costé de cheueux,
Ie ne le cele point, ma peur fut sans pareille,
Car la porte les prit razibus de l'oreille:
I'eus beau pour les r'auoir me rendre ingenieux.
Iamais pour mon malheur porte ne ioignit mieux;
Mais comme ie fus pris, la teste vn peu penchée,
Mon oreille à la porte estoit comme attachée;
Ainsi donc, malgré moy, ie feignois d'escouter,
Et ma feinte empeschoit que l'on s'en pût douter,
La porte par hazard, ou l'Huissier par malice,
Estoient les instrumens de ce nouueau supplice.

SCENE III.

MARIN, LE BARON, LE MARQVIS, LE CHEVALIER.

MARIN.

MOnsieur, Iean dit combien on tuera de Poulets.

LE BARON.

Veux-tu parler bas? deux. Peste soient les valets!

LE CHEVALIER.

A-t'on iamais parlé d'vn rencontre semblable?

LE BARON.

Le mal que ie souffrois estoit inconceuable:
Encor si c'eust esté des cheueux de la Cour,
I'aurois fort bien laissé la perruque ou le tour,
Sans estre ainsi gesné i'aurois leué la creste,
Mais par malheur c'estoit des cheueux de ma teste,
Fort épais & fort longs, & que pour mes pechez
Madame la Nature auoit trop attachez.
Mais comme ma douleur nuisoit fort à ma feinte,
Et que mon action paroissoit fort contrainte,
Tous ceux qui m'obseruoient iugerent bien, ie croy,
Qu'estant ainsi gesné, i'estois-là malgré moy:

Aussi vis-ie d'vn œil, car i'estois pris de sorte,
Que l'autre ne pouuoit regarder que la porte,
Qu'vn certain fanfaron rioit dans son mouchoir,
Et me marquoit du doigt pour mieux me faire voir.

LE MARQVIS.

Mais que fites-vous donc? l'auanture bizarre!

LE BARON.

Il arriue vn vieux Duc qui crioit gare, gare,
Retirez-vous, dit-il, en s'addressant à moy,
L'on n'escoute iamais à la porte du Roy:
Faites la donc ouurir pour finir mon martyre,
Et pour plus de vingt ans, Monsieur, ie me retire,
Luy dis-ie, regardez si ie suis malheureux,
Depuis plus d'vn quart-d'heure on me tient aux cheueux,
C'est le diable d'Huissier, car ie sens qu'il les tire:
Le Duc me regardant se prit si fort à rire,
Que ce fut le plus grand de mes estonnemens
De voir que ce Vieillard pût rire si long-temps:
Chacun se relayoit pour me voir à son aize:
Douze hommes reculoient; il s'en rapprochoit seize;
Bref on me venoit voir comme on fait vn encan,
Ou comme vn malheureux qu'on a mis au carquan.

LE CHEVALIER.

I'aurois pour faire ouurir refrappé de plus belle.

LE BARON.

Ie le fis bien aussi, mais ouy, point de nouuelle.

LE MARQVIS.

Le Duc ne fit-il pas ouurir pour luy?

LE BARON.

Ma foy,
L'Huissier fut pour le Duc aussi sourd que pour moy,
Enfin dans les transports de ma plus forte rage,
Ie ne pus me resoudre à souffrir dauantage,
Et pour me retirer d'vn estat malheureux
Ie me couppay tout net ce costé de cheueux.
Mais si-tost qu'on me vit tondu de cette sorte,
Et mes cheueux sans moy demeurez à la porte,
Le ris se redoubla, i'enfonçay mon chapeau,
Et sortis en fuyant le nez dans mon manteau.

LE MARQVIS.

Il y falloit creuer, l'affront est trop sensible.

LE BARON.

Et comment y creuer? il estoit impossible.

LE CHEVALIER.

Il est vray qu'il falloit sur l'heure vous venger.

LE BARON.

Auez-vous entrepris de me faire enrager?

LE MARQVIS.

Ie vous y veux seruir, & de la bonne sorte.

LE BARON.

Contre qui me seruir, Monsieur? contre vne port

LE MARQVIS.

L'ardeur de vous venger nous oste la raison.

LE BARON.

Peut-estre que l'Huissier a fait la trahison:
Mais qui l'en conuaincra?

SCENE IV.

MARIN, LE BARON, LE CHEVALIER, LE MARQVIS.

MARIN.

MOnsieur, on vous demande,
C'eſt vn Comedien.

LE BARON

Parbieu voicy la Bande.

LE MARQVIS.

Dittes Trouppe, l'on dit Bande d'Egyptiens,
Et Bande offenſeroit tous les Comediens.

LE BARON.

Il vient fort à propos, ce recit me chagrine.

LE MARQVIS.

Voicy ce grand Acteur.

SCENE V.

LE COMEDIEN, LE BARON, LE MARQVIS, LE CHEVALIER.

LE BARON.

IL a mauuaiſe mine.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

La Comedie eſtant vn diuertiſſement
Qu'vn homme comme vous prend ordinairement....

LE MARQVIS.

C'eſt à vous qu'on en veut.

LE COMEDIEN *au Marquis.*

Ie vous demande excuſe.

LE MARQVIS.

Va, ie t'excuſe auſſi.

LE COMEDIEN.

Le plus iuſte s'abuſe.

au Chevalier.

La Comedie eſtant vn diuertiſſement
Qu'vn hõme comme vous prend ordinairement.

LE CHEVALIER.

Tu te meſprens, mon cher.

LE COMEDIEN.

Et qui donc eſt le maiſtre?

LE BARON.

C'eſt moy.

LE COMEDIEN.

Ie n'auois pas l'honneur de vous connestre.
La Comedie estant vn diuertissement,
Qu'vn homme comme vous prend ordinairemẽt,
Ie viens pour vous l'offrir dedans son plus beau lustre.

LE MARQVIS.

Remarqués cét abord, c'est vn Acteur illustre,
Ce compliment là seul doit le mettre en credit.

LE BARON.

Il est estudié, mais il est fort bien dit.

LE COMEDIEN.

Estudié; Monsieur! Ie serois bien sterile,
Pour haranguer, ma foy, l'estude est inutile;
Ie harangue & ie prose assez facilement,
Ie n'ay iamais resué pour faire vn compliment,
Et si i'ay harangué tous les plus grands de France.

LE BARON.

Il faut donc que cela te vienne de naissance.

LE MARQVIS.

C'est vn original.

LE CHEVALIER.

Il est, ma foy; fort bon.

LE BARON.

Auez-vous pour la Farce vn excellent bouffon?

LE COMEDIEN.

Oüy, tres-certainement, il l'est, & ie puis dire
Qu'il vaut bien de l'argent

LE BARON.

Il nous fera donc rire?

LE COMEDIEN.

Oüy, vous le trouuerez à vostre goust, ie croy.
Mais ie dois en parler modestement.

LE MARQVIS.

C'est toy?

LE COMEDIEN.

Vous l'auez dit, Mõsieur, Vous me verrez paroître,
Et ie vous plairay fort.

LE CHEVALIER.

Le sot!

LE BARON.

Es-tu le Maistre!

LE COMEDIEN.

Maistre! c'est vne erreur, car enfin parmy nous
Nous n'auons point de Maistre, & nous le sommes tous.
Ie fais les Amoureux, les Affiches, i'annonce,
Mais pour le nõ de Maistre, il faut que i'y renonce
Nous sõmes tous égaux, nous ne nous cedons rien.

LE MARQVIS.

Quoy, tu n'es pas le Chef?

LE COMEDIEN.

Non

LE MARQVIS.

Cela n'est pas bien.

LE COMEDIEN.

Pas trop, car tous les iours ie fais assez connoistre
Si ie ne le suis pas, que ie deurois bien l'estre,
Ie ferois bien ioüer autrement qu'on ne fait,
Et tousiours l'Auditeur sortiroit satisfait.

LE BARON.

Des femmes, il en faut: en auez-vous de belles?

LE COMEDIEN.

Monsieur, ie suis suspect: ie ne puis parler d'elles;
Quand i'en dirois du bien, on ne m'é croiroit pas,
Mais vous verrez ce soir qu'elles ont des appas,
Qui les feront tousiours passer pour assez belles.

LE BARON.

Auez-vous quantité de ces pieces nouuelles?

LE COMEDIEN.

Quelles?

LE BARON.

L'Ageſilan de Colchos, l'auez-vous?

LE COMEDIEN.

Non, nous n'auons qu'Eudoxe, & l'Hoſpital des Fous,
Meſſieurs, le Dom Quichot, l'Illuſion Comique,
Argenis, Ibrahin, & l'Amour Tyrannique,
La belle Eſclaue, Orphée, Eſter, Alcimedon,
Guſtaphe, Sanche, Panſe. Erigone, Didon,
Alciconée, Oſman, les Captifs, Zenobie,
Le Prince deguisé, Cloriſe, la Siluie,
Sophoniſbe, Andromire, Agis, Cariolan,
Cleopatre, Quixaire, Eurimedon, Sejan,
L'inconſtance d'Hilas, Clarimonde, Penthée,
Telephonte, Arbiran, Laure Perſecutée.
L'Aueugle Clair-voyant, Mirame, Darius,
Le Prince Fugitif, Roxane, Arminius,
Roland le Furieux, Palene, Mithridate,
Dom Sanche d'Aragon, Melitte, Tyridate.....

LE MARQVIS.

En voilà quantité.

LE BARON.

Meſſieurs, il les faut voir.
Les pouuez-vous pas bien ioüer toutes ce ſoir?
I'entens l'vne apres l'autre, & non pas peſle-meſle.

LE COMEDIEN.

Oüy dà, cela ſe peut, ſi le diable s'en meſle.

LE BARON.

Mais tu n'as point nommé celle ... ou .... ſoin, la....

LE COMEDIEN.

La Sœur?

LE BARON.

Non, c'eſt vne où l'on dit, Rodrigue, as-tu du cœur ?
Tout autre que mon pere .... Ah morbieu ! qu'elle eſt belle !

LE COMEDIEN.

C'eſt le Cid, nous l'auons, elle n'eſt pas nouuelle:
Laquelle voulez-vous !

LE BARON.

Celle que tu voudras.

LE COMEDIEN.

Vous n'auez qu'à choiſir, il ne m'importe pas;
Ie vous en ay nommé quantité de fort belles.

LE MARQVIS *au Baron.*

Choiſiſſez-la ; Monſieur.

LE BARON.

Prenons des plus nouuelles.

LE MARQVIS.

De toutes celles-là, ſi vous le trouuiez bon,
Ils repreſenteroient Dom Sanche d'Arragon,
Ie la trouue fort belle, & fort diuertiſſante.

LE BARON.

Il ne m'importe pas ; Eſt-elle fort plaiſante?

LE COMEDIEN.

Non, Monſieur, le ſujet en eſt fort ſerieux,
Et les vers ſont fort beaux.

LE BARON.

I'en ſuis rauy, tant mieux,
Mais apres donne nous quelque choſe pour rire.

LE COMEDIEN.

Nous n'y manquerons pas, cela s'en va ſans dire.

LE BARON.

Ne nous fais pas languir, car nous ſommes preſſez;
Eſtes-vous tous icy?

LE BARON.

LE COMEDIEN.

Oüy, Monsieur.

LE BARON. C'est assez. Depesche.

LE COMEDIEN.

Nous allons commencer tout à l'heure; Ie m'habille fort viste.

LE MARQVIS.

Il est drole, ie meure.

LE CHEVALIER.

Pour moy, ie croy qu'il a l'esprit vn peu gasté.

LE BARON.

Oüy, l'on l'a mal bouché, ie le trouue esuenté.

LE MARQVIS.

Et moy, ie croy qu'il l'a fort bon, quoy que l'õ die; Le bel employ qu'il a dedans la Comedie Se donne rarement à des esprits mal-faits, Et nous serons de luy, ie croy, fort satisfaits.

LE CHEVALIER.

Vous fera-t'il harangue? il le doit.

LE BARON

Prenons place, Car puis qu'il me la doit, i'entẽds qu'il me la face.

LE MARQVIS.

Vrayement, il vous la doit.

LE BARON.

Il y pourroit manquer Hola, Comedien, il me faut haranguer.

LE COMEDIEN.

I'espere bien auoir cet honneur.

LE BARON.

Bon, commence,

LE COMEDIEN.

Messieurs les Violons, ioüez cadanse.

HARANGVE.

LE COMEDIEN.

MONSEIGNEVR,

Comme il eſt tres-difficile de faire vne ſalade, ſans que quelqu'vn y treuue trop ou trop peu de quelque choſe; De meſme la Harangue eſt vn mets dont l'aſſaiſonnement n'eſt pas touſiours heureux: Le potage trop mitonné deuient boüillie, & la loüange trop exagerée fait mal au cœur. Il faut des Homeres pour des Achilles, & des Plines pour des Trajans: Mais tout ce que ces Sçauans hommes ont dit de ces Heros, ils l'auroient dit de vous; Si bien, Monſeigneur, que pour n'eſtre point prolixe, on peut dire à voſtre gloire de leur vie, & de la voſtre que c'eſt jus-vert, & verjus. Diſpenſez-moy donc, Monſeigneur, de prophaner voſtre haut merite par la baſſeſſe de mes idées. Le nom du Baron de la Craſſe s'eſt aſſez fait connoiſtre à la Cour, & ie ne pourrois en faire le portrait ſans le tirer aux cheueux. Il n'appartient pas à tous les

Vinaigriers de faire de bonne moutarde; c'eſt à dire, Monſeigneur, que quelque douce que ſoit la Syringue, ſi le lauement eſt donné trop chaud, il rejaillit d'ordinaire ſur celuy qui l'a pouſſé. Ie vous laiſſe ſur la bonne bouche, auſſi bien eſt-il temps de finir, & de vous dire que nous ſommes, Monſeigneur, de voſtre Grandeur, Les tres-humbles, tres-obeïſſans, & tres-obligez ſeruiteurs.

LE BARON.

Nous nous eſtions trompés, ſa Harangue eſt fort belle,
Il a beaucoup d'eſprit.

LE MARQVIS.

Elle eſt aſſez nouuelle.

LE BARON.

Les cheueux m'ont choqué, ie le dis franchement,
Mais les comparaiſons m'ont plû certainement.

LE MARQVIS.

Ie la trouue, ma foy, bien faite, & bien penſée;
Elle eſt nette, & n'eſt point du tout embarraſſée.

LE CHEVALIER.

Il a du iugement plus qu'on ne peut penſer.

SCENE DERNIERE.

VN AVTRE COMEDIEN, LE BARON, LE MARQVIS, LE CHEVALIER.

LE COMEDIEN.

MOnsieur, de plus d'vne heure on ne peut commencer,
Car vn de nos Acteurs est demeuré derriere;
S'il vous plaist on joüera la Farce la premiere,
Il n'en est pas.

LE BARON.

Ouy dâ; Comment l'appellez vous Cette Farce?

LE COMEDIEN.

Zig-Zag.

LE MARQVIS.

Tu te mocques de nous. Zig-Zag?

LE COMEDIEN.

Ouy, c'est son nom.

LE MARQVIS.

C'est vne raillerie.

LE BARON.

Zig-Zag ſoit, voyons donc ce Zig-Zag, ie vous prie.

LE COMEDIEN.

Tout à l'heure, Monſieur.

LE BARON.

Zig-Zag nous ſuffira.

LE COMEDIEN.

Seyés-vous donc, Meſſieurs, & l'on commencera.

Fin de la Comedie du Baron de la Craſſe.

LE ZIGZAG

LE ZIG-ZAG.

PETITE COMEDIE.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

LES ACTEVRS.

ISABELLE, Amoureuſe d'Octaue.

LEONOR, Mere d'Iſabelle,

CATIN, Seruante de Leonor, Amoureuſe de Criſpin.

OCTAVE, Amant d'Iſabelle.

CRISPIN, Valet d'Octaue, Amoureux d'Iſabelle.

LE ZIG-ZAG.

PETITE COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CATIN.

Y, alon, y alon, Godeluriau,
Iour de Dieu, ie le trouuon biau
Ce Criſpin; Il a dequoy frire,
Et ſi ie l'auron, c'eſt tout dire.
Qui m'a donné ce ſot baſtié?
Dieſble ſoit le gallefretié;
Y croyet par ſon biau langage
M'auoir peut-eſtre en mariage.
I'aime trop mon pauure Criſpin:
Vn iour il me diſet, Catin,
Ma mignonne, que ie te baiſe:
Ce pauure garçon fut plus aiſe,
Car ie le laiſſy faire vn peu;
I'eſtiens plus rouge que du feu;

Y disoit; découure ta gorge,
Non feray, dis-je, par Sainct George
Ie ne la découuriray pas;
Il se pasmoisy dans mes bras
Dés que ie laschy la parole:
Ie pleury, i'estois pis que folle,
Y tombit tout plat contre moy,
Aussi froid que ie ne sçay-quoy.
Que fis-je? Ie pris ma jambette
Et luy couppy son éguillette,
Il eut creué dans ses paniaux:
I'osty de ses doigts ses anniaux,
Et luy fy boire du vinaigre;
Par bon-heur c'estoit vn iour maigre
I'en fesiens cuire du poisson;
D'abord ce mal-heureux garçon
Se releuy plus droit qu'vn cierge,
Et plus blanc que la cire vierge,
Enfin tout comme vn trépassé.
S'il auoit esté mon fiancé,
Comme il le sera, diesble emporte,
On eut marmuré; mais n'importe,
On en eut dit ce qu'on eut dit.
Ie l'aurois bouté dans mon lit.
Y vient, y me charche, ie gage,
I'ay seuleman veu son visage,
Le sang me triboüille par tout:
Ie l'aime tout de bout en bout;
C'est folie à moy de le taire.

SCENE II.

CRISPIN, CATIN,

CRISPIN.

MOy! i'ayme Isabelle, & i'espere
Qu'elle me donnera son cœur!
Il m'en arriuera malheur.

CATIN.

Ce pauure cœur, qu'il est aimable!
Mais voyez qu'il est agreable!
Mon fanfan, ie songeois à toy.

CRISPIN.

Veus-tu m'obliger? laisse-moy,
I'ay des affaires dans la teste.

CATIN.

Tre-dame, Crispin, es-tu beste?
C'est ta Catin qui parle à toy.

CRISPIN.

Mais encore vn coup, laisse-moy.

CATIN.

Mais qu'as-tu donc, chien de voirie?

CRISPIN.

Mais rentre chez toy, ie te prie.

CATIN.

C'est tout de bon qu'il est faſché:
Sur quelle herbe as-tu donc marché?
Apprens-le moy, ne te deplaise.

CRISPIN.

C'est sur la bonne ou la mauuaise,

Mais ne t'enqueſte pas ſurquoy,
Et cherche qui voudra de toy.

CATIN.

Veus-tu rire ? que veux tu dire ?

CRISPIN.

Non, ma foy, ie ne veux pas rire,
Car i'en aime vne autre que toy.

CATIN.

Tu me tiens ce diſcours à moy,
Qui grondois tout à l'heure encore,
Vn Gentishomme qui m'adore,
Qui me diſoit: ie te ferois
Damoiſelle ſi tu voulois ;
N'aymer plus Criſpin ! Ce langage
M'a miſe en vne telle rage
Contre luy, qu'il eſt aſſeuré
Que ie l'aurois defiguré.

CRISPIN.

Qu'il te caiole, qu'il te baiſe,
Qu'il t'épouſe, i'en ſuis fort aiſe.

CATIN.

Mercy-dieu, tu n'es qu'vn maraut,
Ie ſuis ta femme ou peu s'en faut.
Tu me prens donc pour vne idole,
M'as-tu pas donné ta parole ?

CRISPIN.

Oüy, ie te la donnay iadis,
Mais à preſent ie me dédis.

CATIN.

Quoy ! c'eſt Lundy nos accordailles,
Et Dimanche nos épourailles,
Iour de Dieu, tu te dediras !
Non feras, ma foy, non feras,
Car auant que le iour s'écoule.

Nous en ferons peter la goule.
Peut-estre à Monsieur l'Aduocat :
Cent diesbles qu'il est delicat !
Elle pleure.
Pourquoy suis-ie si mal-heureuse
De l'aimer? CRISPIN.
La laide pleureuse !
Que tu pleures vilainement?
ISABELLE *à la fenestre.*
Catin.
I'y vay dans vn moment.
CRISPIN *à Catin.*
Va-t'en, i'attends ic y mon maistre.
ISABELLE *à la fenestre.*
Catin.
CRISPIN *à Catin.*
Va ie le voy paroistre.
Isabelle a mon cœur.

SCENE III.

OCTAVE, CRISPIN.

OCTAVE.

SErs moy,
Cher Crispin, i'ay besoin de toy :
Tu connois assez Isabelle ?
CRISPIN.
Que trop, helas !
OCTAVE.
Ie meurs pour elle.

CRISPIN.

Et pour moy, Monsieur, ie suis mort.

OCTAVE.

Qu'est-ce qui te surprend si fort ?

CRISPIN.

Vn tres-fâscheuse nouuelle,
C'est que vous aimez Isabelle ;
Et ce qui fait mon plus grand mal,
Monsieur, vous auez vn Riual.

OCTAVE.

Oüy, Ie sçay qu'vn certain Valere
Inconnu d'elle & de sa mere
Arriue ce soir, & demain
Qu'elle luy doit donner la main ;
Mais si ce Riual ne succombe.

CRISPIN.

Monsieur, soustenez-moy, ie tombe.

OCTAVE.

Ce changement est inoüy,

CRISPIN.

Monsieur, ie suis éuanoüy,
Ne me quittez pas, ie vous prie.

OCTAVE.

Ce coquin, comme Diable il crie !

CRISPIN.

Ah ! ie suis mort, soustenez-moy.

OCTAVE.

Ie te lascheray par ma foy.

CRISPIN.

Diable, ne soyez pas si beste,
Vous me feriez casser la teste :
Attendez, ie vay reuenir

OCTAVE.

Ie ne te puis plus soustenir.

Tiens-toy tu peſes comme diable.

CRISPIN.

Que vous eſtes impitoyable,
Auoir vn maiſtre pour Riual!

OCTAVE.

D'où diable peut venir ton mal?

CRISPIN.

Monſieur, ceſt que ie m'intereſſe
Pour vous prés de voſtre maiſtreſſe,
Ce Riual m'a fort affligé.

OCTAVE.

Ah! ie te ſuis trop obligé.
Mais ſçachant qu'Iſabelle m'aime
Plus qu'elle ne s'aime elle-meſme,
Tu peux aiſément aujourd'huy
Me ſeruir & paſſer pour luy.

CRISPIN.

Pour qui, pour luy?

OCTAVE.

Pour ce Valere.

CRISPIN.

CRISPIN *bas.*

Ah morbleu! l'admirable affaire!
Feignons Mais, Monſieur, le moyen!
Ay-je ſa mine? ay-je ſon bien?
Pourquoy moy paſſer pour Valere?

OCTAVE.

Afin de degoutter la mere;
On ſera fort mal ſatisfait
Voyant vn homme ſi mal fait,
Car ta mine ſera fort bonne.

CRISPIN.

Hé Monſieur! n'offençons perſonne,
Sans voſtre perruque ma foy,

Vous seriez aussi laid que moy.

OCTAVE.

Ne te mets donc point en colere,
Et va passer pour ce Valere ;
Habille-toy bizarrement,
Et fay quelque sot compliment.
Tu diras qu'Horace ton pere.....
Mais ie t'instruiray de l'affaire
Autre-part ; songe seulement
A déplaire effroyablement.

CRISPIN *bas.*

Quelque sot.

OCTAVE.

Tu ris, que ie pense ?

CRISPIN.

Non i'estudie vne insolence
Afin de me faire haïr. *bas.*
Oüy dâ, ie m'en vay t'obeïr.
Mais comment passer pour Valere,
Si ie n'ay des lettres du pere ?

OCTAVE.

Tu diras qu'aupres de Paris
On t'a volé, qu'on t'a tout pris.
La fourbe est bien imaginée.

CRISPIN.

Mais elle sera bien menée : *bas.*
Puis-je souhaitter plus de iour
Pour réüssir dans mon amour ?

OCTAVE.

Comme ie doute que la mere
Sans force argent me considere,
Ie te veux encore choisir
Pour me faire vn petit plaisir,
Car ce n'est qu'vne bagatelle,

Il ne te faut rien qu'vne eſchelle,
Vne bonne hache, & ie croy
Que tu feras parler de toy :
Nous ſommes mal auec mon pere,
Mais pour merirer ſa colere,
Et pour mieux nous en conſoler
C'eſt Criſpin qu'il le faut voler.
Tu feras le coup de la ſorte :
La hache enfoncera la porte,
Et puis apres le cabinet,
Qu'il faudra que tu rendes net :
Mais prends au moins ſur toute choſe
Vn ſac ou ſon treſor repoſe.

CRISPIN.

Monſieur, qu'on me caſſe les os
Si ie vay troubler ſon repos.
C'eſt donc là cette bagatelle?
Il ne te faut rien qu'vne échelle,
Vne bonne hache, & ie croy
Que tu feras parler de toy.
Voila iuſtement la peinture
D'vne potence en mignature,
Ou pour en parler tout de bon,
Le grand chemin de Montfaucon.
Quelque ſot s'iroit faire pendre :
Monſieur, pour vous le faire entendre,
Si vous ne l'auez entendu,
Ie n'ay iamais eſté pendu,
Ny n'ay d'empreſſement pour l'eſtre :
Ie ſçay que vous eſtes mon maiſtre,
Mais quand il y va du gibet,
Monſieur, ie ſuis voſtre valet.

OCTAVE.

Hé quoy ! pour me rendre vn ſeruice

Qui ſeroit tout plein de iuſtice ?
Car dy moy, n'eſt-ce pas mon bien ?

CRISPIN.

Ma foy, ie n'y demande rien.
Vien, Criſpin, pour me ſatisfaire.
Nous ferons enſemble l'affaire.

CRISPIN.

Ha ! non, vous la ferez ſans moy,

OCTAVE.

Tu n'y viendras pas ?

CRISPIN.

Non ma foy.
Ie ſerois homme á l'entreprendre,
Mais ie n'oſe me faire pendre,
Ce n'eſt que cela qui me tient.

OCTAVE.

Que cela ? ſi le diable y vient,
Quand tu ſerois á la potence.....

CRISPIN.

Ie n'iray pas ſi haut, ie penſe.

OCTAVE.

Ie t'en tirerois mort ou vif !

CRISPIN.

Parbieu, ie vous treuue naïf !
Voyez-vous l'offre d'importance,
De me tirer de la potance
Apres qu'on m'auroit eſtranglé !
Quel ſeruice! OCTAVE.
Pauure aueuglé !
Combien ſçay-je de valets, traiſtre,
Qui voudroient mourir pour leur maiſtre
Deſſus la rouë, ou dans le feu?

CRISPIN.

Par ma foy, i'en connoy fort peu.

OCTAVE.

Quoy ? Crispin est si peu sensible ?
Ie le prie, il est inflexible ?
Ah ! pourquoy m'y suis-je attendu ?

CRISPIN.

Ie ne puis pas estre pendu.

OCTAVE.

Mais au moins fais icy paroistre
L'amour que tu dois a-ton maistre *Il s'a-*
Peux-tu me voir à tes genoux ! *genouille.*

CRISPIN.

Monsieur, Monsieur, que faites-vous ?
Me voila par mon chien de tendre
Resolu de me faire pendre.

OCTAVE.

Vien donc, ie marche deuant toy.

CRISPIN.

Ie vous suis. Priez Dieu pour moy.

OCTAVE.

Quelqu'vn sort, que faisois-tu ? rentre.

CRISPIN.

Ie me mettois du cœur au ventre.

SCENE IV.

LEONOR, ISABELLE, CATIN.

LEONOR.

IL m'éuite, il a bien raison ;
Ie luy deffendis ma maison ;
Et tu dis qu'il y vint encore ?

ISABELLE

Oüy, pour me dire qu'il m'adore,
Qu'il se donne à moy.

LEONOR.

Le beau don!

ISABELLE.

Mais, Maman, considerez don.....

LEONOR.

Mais i'ay consideré, ma fille,
Ie veux enrichir ma famille,
Car sans le bien, tous les appas,
Ie ne les considere pas,
Comme tu le vois ieune & braue,
Tu l'estime fort cét Octaue;
Moy comme ie le voy sans bien,
Ie l'estime encor moins que rien.
Valere est fort riche, & i'espere
S'il vient auiourd'huy.....

ISABELLE.

Mais ma mere....

LEONOR.

Mais, ma fille, ne dites mot,
Ce Valere n'est pas vn sot,
Et ie sçay ce que ie dois faire.

CATIN.

A-t'il bonne mine Valere?

LEONOR.

Que t'importe comme il soit fait?
Puis qu'il a du bien, c'est ton fait
Voyez la plaisante Coquine!
Il te faut de la bonne mine!
Vn Magot vn monstre à present,
Est fort beau s'il a de l'argent.
Quelle mine auoit ton yurongne?

Ton chien de mary ? dy, carogne,
Il estoit laid, & n'auoit rien ;
T'a-t'il pas laissé force bien ?

CATIN.

Quoy ! ie n'estiens pas à nostre aise?
I'auiesme le faudeüil, la chaise,
Le lict tout garny, les ridiaux,
La paire de chenets fort biaux,
Et le tapy vard sur la table.

LEONOR.

Qui, toy ?

CATIN.

Rien n'est plus veritable ;
Le chaudron, le gril, le rechaud,
I'estiesme meublez comme il faut :
I'auiesme tousiours le Dimanche
Que Dieu fit, l'épaule, ou l'éclanche
A soupper.

LEONOR.

Le moindre discours
La va faire parler deux iours.

CATIN.

Ie n'engendrins point de tristesse.
Vestuë comme vne Princesse,
Car i'auiesme tousiours sur nous
Cotte dessus, cotte dessous
Et la robbe de Florandaine,
L'hyuer, la juppe de Rataine,
L'éguille d'or, la parle au bout ;
Bref i'estiesme honorez par tout,
Et le seriens sans vne somme
Que presty deffunct mon pauure homme:
Ce mal-heureux presty vingt francs
Comme s'il eust presté trois blancs :

L'emprunteux nous fit banqueroutte ;
Dieu ſçait ſi tout fut en déroute :
Depuis noſtre menage & nous
Tout ally ſans deſſus deſſous ;
I'auieſme emprunté, faly randre,
I'auieſme acheté, faly vandre,
Bref, enfin final, tout ſauty ;
Dieu ſçait ſi cela nous couty.

LEONOR.

Te tairas-tu ?

CATIN.

Mais vne fille,
Comme elle eſt, & ieune & gentille,
Vous croyez qu'elle épouſera
Vn baſtié qui luy déplaira,
Qui viendra d'vne ſale lippe
Luy baiſer .....

LEONOR.

Taiſez-vous, guenippe.

CATIN.

Mais auſſi n'ay-ie pas raiſon ?

LEONOR.

Mais taiſez-vous, Dame Alizon

CATIN.

Voyez les biaux noms qu'on nous donne !

LEONOR.

Voyez la petite mignonne.

CATIN.

Tre-dame, mignonne, & mignon.

LEONOR.

Ma foy, ſi ie prens ton tignon,
Croy que ie te feray bien taire. *A Iſabelle.*
Songe à bien receuoir Valere,
Non pas vn batteur de paué ;

Ie vais voir s'il eſt arriué ;
Poudre toy, mets toy quelque mouche,
Et loin de faire la farouche
Taſche à luy plaire, car demain
Il faudra luy donner la main.

SCENE V

ISABELLE, CATIN.

CATIN.

MAis il faut donc que ce Valere
Ait enſorcelé voſtre mere ?
Quoy ? ce ſoir il arriuera ?

ISABELLE.

Et demain il mépouſera.

CATIN.

Oüy, c'eſt pour luy, l'on luy fricaſſe,
Ie luy ferois laide grimace !
Quoy ! ſans ſçauoir ſi l'Inconnu
Eſt laid, ou beau, gros, ou menu ;
Si ſa mine eſt bonne ou mauuaiſe,
Qu'il vous plaiſe, ou qu'il vous déplaiſe,
S'il arriuoit dez auiourd'huy
Vous coucheriez auecques luy ?

ISABELLE.

Helas ! il le faudroit bien faire,
Ou deſ-obeïr â ma mere.

CATIN.

Deſ-obeïſſez hardiment,
Si vous auez vn autre Amant
Que vous aimiez.

ISABELLE.

I'adore Octaue,
Il eſt ieune, galand, & braue.

CATIN.

Ah Madame! il cherche à vous voir,
Il a paſſé dix fois ce ſoir
Coup ſur coup ſous noſtre freneſtre;
Il vouloit vous parler peut-eſtre.

ISABELLE.

Ah, Catin, ie perds tout eſpoir;
Il ne peut plus me venir voir,
Ny ne peut en mes mains remettre
Le moindre petit mot de lettre;
Car l'on m'eſpionne en tous lieux,
L'on obſerue iuſqu'à mes yeux.
Il a cent choſes à m'eſcrire,
Et i'en ay cent mille à luy dire:
Il a beaucoup d'amour pour moy,
Il a mon cœur, il a ma foy:
Mais helas! s'il n'a de l'adreſſe
Il n'a rien, il perd ſa maiſtreſſe,
Et demain nous ſommes tous deux
Les Amans les plus mal-heureux.

CATIN.

Madame, ie le voy pareſtre.

ISABELLE.

Allons le voir de la feneſtre.

CATIN.

Voſtre mere luy parle auſſi,
Ils approchent, ſortons d'icy.

SCENE VI.

LEONOR, OCTAVE.

LEONOR.

QVoy, Monsieur ! ma fille vous aime ?
Pour vous son amour est extréme?

OCTAVE.

Oüy, Madame, elle m'aime bien.

LEONOR.

Vous le dites, ie n'en croy rien,
Ny mesme ie n'en veux rien croire :
Vrayement i'aurois bien de la gloire
De défaire ce que i'ay fait !
Valere est vn homme parfait :
Qu'il plaise ou déplaise à ma fille,
Il honorera ma famille,
Il a pour moy beaucoup d'appas.

OCTAVE.

Mais vous ne le connoissez pas.

LEONOR.

C'est le fils vnique d'Horace,
Ioint qu'il sort d'vne noble race ;
Son pere dit qu'il est bien fait,
Et qu'on en sera satisfait.
Bref, Monsieur, ie suis pour Valere.

OCTAVE.

Deuez-vous en croire son pere?

LEONOR.

Enfin Monsieur i'en ay iuré,
Valere sera preferé?

OCTAVE.

C'eſt que vous ignorez peut-eſtre
Qui ie ſuis.

LEONOR.

Ie vous ay veu naiſtre,
Et voſtre pere, que ie croy,
Ne vous connoiſt pas mieux que moy.

OCTAVE.

Madame, ie ſuis Gentil-homme.

LEONOR.

Oüy, mais vous n'eſtes pas mon homme.
Voſtre pere a beaucoup de bien;
Mais ie ſçay que vous n'auez rien:
De plus ma parole eſt donnée,
A Valere, & cette iournée,
Ie penſe qu'il arriuera,
Et ma fille l'épouſera,

OCTAVE.

Mais.....

LEONOR.

C'eſt abus, Monſieur Octaue,
Ie ſçay que vous eſtes fort braue,
Auſſi ſoit dit entre nous deux
Ie ſçay que vous eſtes fort gueux;
Fort fourbe.

OCTAVE.

Fourbe?

LEONOR.

Fourbiſſime.

OCTAVE.

Vous m'auez en mauuaiſe eſtime;

LEONOR

Enfin vous eſtes indigent,

Mais ce n'eſt que faute d'argent.

OCTAVE.

Mais au moins laiſſez-moy vous dire:

LEONOR.

Vous n'auez pas le mot pour rire
C'eſt vn abus.

OCTAVE.

C'eſt vn abus ?
Regardez tous ces Iacobus.
Viſte, ce moment eſt propice,
Mon Zig-Zag, fera ſon office,
Ce mot de lettre mis au bout *Iſabelle à la*
Inſtruit Iſabelle de tout. *feneſtre recoit*
LEONOR. *bas.* *la lettre.*
Qu'ay-je fait ?

OCTAVE.

Que voulez-vous dire?
N'eſt-ce pas-là le mot pour rire ?
Mais quoy ? vous m'auez en horreur!

LEONOR.

Moy ! i'ay pour vous toute l'ardeur....

OCTAVE.

Valere n'a point cette ſomme.

LEONOR.

Vous eſtes vn fort honneſte homme,
Vous eſtes bien noble, bien fait.

OCTAVE *à part.*

Les Iacobus font leur effet.

LEONOR.

Mais quoy! i'ay promis à Valere,
S'il vient, ie ne m'en puis défaire:
Allons conſulter entre nous
Ce qui ſe peut faire pour vous.

SCENE VII.

ISABELLE *seule.*

IE n'aurois osé me promettre
De receuoir ce mot de lettre,
Ouurons-le, son inuention
Est digne d'admiration.

LETTRE.

Isabelle lit,

Tu peux obeïr à ta mere,
Et fort bien receuoir Valere
Sans craindre que i'en sois ialoux
Mon valet fera ce Valere,
Réioüy-t'en, c'est vn mystere
Qui me va faire ton Epoux.

Il fera des extrauagances
Pour se faire haïr de toy:
Mais c'est l'ordre qu'il a de moy.
Que toutes ses impertinences
Fassent ton diuertissement.

Octaue ton fidel Amant.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

CATIN, ISABELLE.

CATIN.

MAdame, voicy ce Valere,
Il a ſalué voſtre mere:
Iour de Dieu, c'eſt vn laid maſtin
Diesble ſoit le fils de putain:
I'eſpouſerois pluſtoſt vn monſtre
Que ce viſage à cracher contre,
Octaue, ſans droit ny pouuoir
Vouloit m'empeſcher de le voir.

ISABELLE *bas.*

Ie ne puis me tenir de rire.

CATIN.

Il ne pouuoit pas eſtre pire.

ISABELLE.

Parle-t'il? a-t'il de l'eſprit?

CATIN.

Oüy-dà, l'on ne ſçait ce qu'il dit;
Il bredoüille auec tant de peine
Mais voſtre mere vous l'ameine;
Voyez-le vn peu, qu'en dites-vous?

SCENE IX.

LEONOR, CRISPIN, CATIN, ISABELLE.

LEONOR. *à Isabelle.*

VOy-tu cét effroyable espous ?
Que t'en semble ? c'est ce Valere.

ISABELLE.

I'en suis satisfaite, ma mere.

LEONOR.

En peut-on voir vn plus mal fait?

CRISPIN *à Isabelle.*

Veritablement..... en effect....
Il faut auoüer..... tant de charmes....
Sur mon honneur... ie rends les armes,
Et mon pere... effectiuement.....
Certes..... LEONOR.
Monsieur, sans compliment.

CRISPIN.

Et pourquoy puis que i'en sçay faire?
De grace, ma future mere,
Nous auons appris à la Cour
Le bel air de faire l'amour.

CATIN.

Mais ou diable auez-vous pû prendre
Ce sot homme pour vostre gendre,
Auec ses crotesque appas?

LEONOR.

Il ne le sera, ma foy, pas,
Tu n'auras pas vn si sot maistre;

Tu vas voir. *Elle rentre.*

ISABELLE *à Crispin.*

Vous voyant paroiſtre
I'ay ſenty de l'émotion.

CRISPIN *Tandis qu'Iſabelle le caiole fait de profondes reuerences, & fait ſemblant de luy reſpondre en parlant entre ſes dents par vn bourdonnement ridicule, ſans articuler aucune parole.*

ISABELLE *continuë*

Ie ſuis dans l'admiration
A voſtre aſpect, & tant de charmes
Me font preſque rendre les armes,
Ie crains que vous ne m'aimiez pas,
Et que de ſi foibles appas
Ne me puiſſent gagner voſtre ame.

CRISPIN.

Vous vous moquez de moy, Madame.

ISABELLE.

Ie ſouffre de rudes accez,
Car ie vous aime auec excez:
Criſpin continuë ſes grimaces, ſon bourdonnement, & reuerences.
I'adorois vn certain Octaue
Fort bien fait, fort ieune & fort braue,
Mais, Valere, pour ſon mal-heur,
Vous l'auez chaſſé de mon cœur.
Oüy, vous auez toute ma flâme,
Vous eſtes maiſtre de mon ame,
Si vous me treuuez des appas
Pourquoy ne me parlez-vous pas?

CATIN.

Ie croy qu'il s'eſt mis dans la teſte
Qu'vn Galand doit eſtre vne beſte.

ISABELLE.

Pourray-je gagner vostre cœur ?

CRISPIN.

Ah ! ie suis vostre seruiteur.

ISABELLE.

Vous auez, ie le dis encore,
Vn ie ne sçay quoy que i'adore.

CATIN. *le contrefaisant.*

Ne diriez-vous pas d'vn pourceau
Qui mange du son dans de l'eau ?
Diable soit l'amoureux, i'enrage.
Mais i'ay veu ce chien de visage
Quelque part, ie ne puis dire où,
Il a de l'air d'vn certain fou.....
Mais non, c'est Crispin, c'est luy-mesme.

ISABELLE.

Enfin mon amour est extréme.

CRISPIN *luy voulant toucher le sein.*

Et le mien est fort violent :
Pour m'asseurer donc.....

ISABELLE *luy donnant vn soufflet.*

Insolent.
Pour vous asseurer ma personne,
Voila des erres que ie donne. *Elle rentre.*

CATIN.

Cent diables ! quel moule de gant !
Iour de Dieu le plaisant Galant !
Il croit l'épouser le traistre
Feignons de ne le pas connoistre.
Monsieur, vous perdez ses appas *Catin se moquant de luy, imite le bourdonnement & les grimaces qu'il a faites deuant Isabelle.*

CRISPIN.

Ie n'en pleureray, ma foy, pas,

D'abord tu m'as parû plus belle,
Plus ieune, & plus aimable qu'elle:
Mais dy moy, m'aimerois-tu bien?
Mon cœur, tu ne me réponds rien
Ie t'ayme de la bonne sorte,
Ma chere, où le diable m'emporte,
Mais réponds moy donc, mon cher cœur.

CATIN.

Vous vous mocquez de moy, Monsieur.

CRISPIN.

C'est tout de bon, que ie soûpire
Pour toy

CATIN.

Cela vous plaist à dire.

CRISPIN.

Ne te mocques donc pas de moy,
Tu me contrefais, mais ma foy,
Pour toy ma flâme est violente.

CATIN.

Ah! ie suis fort vostre seruante.

CRISPIN.

Que diable! parle franchement,
Suis-je pas ton fidel Amant?
Ta maistresse est allé aux peautres,
Ie m'en ris, i'en ay bien veu d'autres.

CATIN *chante.*

I'en auon bien veu d'autres
Colin & mé, Colin & mé,
I'en auon bien veu d'autres,
Mé & Colin.

CRISPIN.

Ton diable de chant m'étourdit,
Mais écoute donc ce qu'on dit.

CATIN *chante.*

On dit que la grosse Marie,

En retenant de Mont-marthe,
En allant à Clignancour.
Elle eſt cheute à la renuarſe,
Qu'en dis-tu, Iean de Niuelle;
C'eſt qu'elle a les talons courts.

CRISPIN.

Ie dois eſtre encor ton intime,
Car i'ay pour toy toute l'eſtime .....

CATIN *chante.*

Et vous ne nous reſte, reſte, & reſte,
Et vous ne nous eſtimez pas tant.

CRISPIN.

Si tu m'aimois i'aurois ſujet
De chanter, hors toy nul objet .....

CATIN *chante.*

Nul obiect ne me retient,
Ie prens le temps comme il vient,

CRISPIN.

Ie voy qu'à preſent tu me railles,
Mais hier venant de Verſailles .....

CATIN *chante.*

Venant de Verſailles
Ie vis vn Bergé
Qui tenoit vne caille
Et la faiſoit chanté, Catin danſe.
Baiſe moy Iuliane, Iean Iulian ie ne puis,
L'amour de Iuliane me fera mourir.

CRISPIN.

Chante donc tout ton chien de ſoû,
Ie m'en vais, ie ſerois bien fou
De voir .....

CATIN *ſe iette ſur Criſpin.*

Ie ne chante plus, traiſtre.

SCENE DERNIERE.

OCTAVE, LEONOR, ISABELLE CRISPIN, CATIN.

OCTAVE.

LE coquin a trahy son maistre,
Assomme, assomme-le, Catin.

CRISPIN *à genoux.*

Pardonnez au pauure Crispin.

OCTAVE.

Non, coquin, ie te feray pendre.

LEONOR.

Tu voulois donc estre mon gendre ?

ISABELLE.

Ah ! pardonnons luy tout, sans luy
Ie ne serois pas auiourd'huy
La femme d'vn homme que i'ayme.

OCTAVE *à Crispin.*

Leue-toy, ma ioye est extréme :
Madame, obtiendray-je en ce iour
L'vnique obiet de mon amour ? *à Leonor.*

LEONOR.

Le vol que vous venez de faire
Vous a rendu l'amour d'vn pere,
Et ie veux paroistre auiourd'huy
Aussi raisonnable que luy :
Puisque maintenant il vous donne
Tout son bien, & qu'il vous pardonne,

Ma fille eſt à vous deſormais,
Valere ne l'aura iamais,
Et ce ſera la penitence,
Que merite ſa negligence.

OCTAVE.

Quel plaiſir d'eſtre voſtre époux ?

ISABELLE.

Le Ciel me deſtinoit pour vous.

CATIN.

Et moy, iour de Dieu, que feray-je ?
Conſeillez-moy, me mariray-je ?

LEONOR.

Ie l'entends bien ainſi, Catin ?

CATIN *à Criſpin.*

M'aimes-tu, traiſtre de Criſpin ?

CRISPIN.

Oüy, Catin, de toute mon ame.

CATIN.

Touche donc là, ie ſuis ta femme.

CRISPIN.

Et ie ſuis ton mary, Catin.

LE BARON *ſe leuant.*

Et moy ie paye le feſtin :
Mais ſur tout que ie ſois aupres de cette belle
Lors que nous mangerons, i'ay du tendre pour elle
Elle aura cet habit, n'en ſoyez point ialoux ;
Allons, deux iours entiers, ie vous régale tous.

FIN.